

Gabriel Fauré

L'horizon chimérique (Jean de la Ville Mirmont)

La mer est infinie

La Mer est infinie et mes rêves sont fous.
La mer chante au soleil en battant les falaises
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,
La brise les agite et les roule en ses plis ;
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte
Aux vaisseaux que mon cœur dans leur fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume
De la mer qui console et qui lave des pleurs
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume ;
Les goélands perdus les prendront pour des leurs.

Je me suis embarqué

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse
Et roule bord sur bord et tangué et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences
Plus belles que le rythme las des chants humains.

A vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image effacée,
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...
O ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée?

Diane, Séléné

Diane, Séléné, lune de beau métal,
Qui reflète vers nous, par ta face déserte,
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la perte.

O lune, je t'en veux de ta limpidité
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,
Et mon cœur, toujours las et toujours agité,
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

Vaisseaux, nous vous aurons aimés

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;
Il vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.

Francis Poulenc

Chansons villageoises (Maurice Fombeure)

Chansons du clair-tamis

Où le bedeau a passé
Dans les papavéracées
Où le bedeau a passé
Passera le marguillier

Notre vidame est mort
Les jolis yeux l'ont tué
Pleurons son heureux sort
En terre et enterré
Et la croix de Lorraine

Sur son pourpoint doré

Ils l'ont couché dans l'herbe
Son grand sabre dessous
Un oiseau dans les branches
A crié : 'Coucou'

C'est demain dimanche
C'est fête chez nous

Au son de la clarinette
Le piston par en-dessous
La piquette, la musette
Les plus vieux sont les plus saouls

Grand'mère à cloche-lunettes
Sur ses jambes de vingt ans
Vienne le printemps mignonne
Vienne le printemps

Où la grenouille a passé
Sous les renonculacées
Où la grenouille a passé
Passera le scarabée

Les gars qui vont à la fête

Les gars qui vont à la fête
Ont mis la fleur au chapeau

Pour y boire chopinette
Y goûter le vin nouveau
Y tirer la carabine
Y sucer le berlingot

Les gars qui...etc

Sont rasés à la cuiller
Sont raclés dessous la peau
Ont passé la blouse neuve
Le faux-col en cellulo

Les gars qui...etc

Y faire danser les filles
Chez Julien le violoneur
Des polkas et des quadrilles
Et le pas des patineurs
Le piston la clarinette
Attendissent les costauds

Les gars qui...etc

Quand ils ont bu, se disputent
Et se cognent sur la peau
Puis vont culbuter les filles
Au fossé sous les ormeaux

Les gars qui...etc

Reboivent puis se rebattent
Jusqu'au chant du premier jô

Le lendemain on en trouve
Sont couchés dans le ruisseau

Les gars qui...etc

C'est le joli printemps

C'est le joli printemps
Qui fait sortir les filles
C'est le joli printemps
Qui fait briller le temps

J'y vais à la fontaine
C'est le joli printemps
Trouver celle qui m'aime
Celle que j'aime tant

C'est dans le mois d'avril

Qu'on promet pour longtemps
C'est le joli printemps
Qui fait sortir les filles

La fille et le galant
Pour danser le quadrille
C'est le joli printemps
Qui fait briller le temps

Aussi profitez-en
Jeunes gens, jeunes filles
C'est le joli printemps
Qui fait briller le temps

Car le joli printemps
C'est le temps d'une aiguille
Car le joli printemps
Ne dure pas longtemps

Le mendiant

Jean Martin prit sa besace
Vive le passant qui passe
Jean Martin prit sa besace
Son bâton de cornouiller

S'en fut au moutier mendier
Vive le passant qui passe
Va-t-en dit le père moine
N'aimons pas les va-nu-pieds

S'en fut en ville mendier
Vive le passant qui passe
Épiciers et taverniers
Qui mangent la soupe grasse
Et qui vous chauffez les pieds
Puis couchez près de vos femmes
Au clair feu de la veillée

Jean Martin l'avez chassé
Vive le passant qui passe
On l'a trouvé sur la glace
Jean Martin a trépassé

Tremblez les gros et les moines
Vive le passant qui passe
Tremblez ah ! maudite race
Qui n'avez point de pitié

Un jour prenez garde ô race
Les Jean Martin seront en masse
Aux bâtons de cornouiller

Il vous cré'ront la paillasse
Puis ils violeront vos garces
Et chausseront vos souliers

Jean Martin prends ta besace
Ton bâton de cornouiller

Chanson de la fille frivole

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
Mes canards vont sur l'étang
Belle lune de printemps

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
Sous les vergers éclatants
Belle lune de printemps

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
Et dans les buissons chantants
Belle lune de printemps

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
Je vais trouver mes amants
Sous la lune de printemps

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
L'âge vient trop vite
Sous la lune de printemps

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
Plus tard soucis et tourments
Sous la lune de printemps

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
Aujourd'hui guérissez-m'en
Belle lune de printemps

Ah dit la fille frivole
Que le vent y vire y vole
Baisez-moi bien tendrement
Sous la lune de printemps

Le retour du sergent

Le sergent s'en revient de guerre
Les pieds gonflés sifflant du nez
Le sergent s'en revient de guerre
Entre les buissons étonnés

A gagné la croix de Saint-Georges
Les pieds gonflés sifflant du nez
A gagné la croix de Saint-Georges
Son pécule a sous son bonnet

Bourre sa pipe en terre rouge
Les pieds gonflés sifflant du nez
Bourre sa pipe en terre rouge
Puis soudain se met à pleurer

Il revoit tous ses copains morts
Les pieds gonflés sifflant du nez
Il revoit tous ses copains morts
Qui sont pourris dans les guérets

Ils ne verront plus leur village
Les pieds gonflés sifflant du nez
Ils ne verront plus leur village
Ni le calme bleu des fumées

Les fiancées va marche ou crève
Les pieds gonflés sifflant du nez
Envolées comme dans un rêve
Les copains s'les sont envoyées

Et le sergent verse une larme
Les pieds gonflés sifflant du nez
Et le sergent verse une larme
Le long des buissons étonnés.

Gabriel Fauré

Cygne sur l'eau

(Baronne Antoine de Brimont)

Ma pensée est un cygne harmonieux et sage
Qui glisse lentement aux rivages d'ennui
Sur les ondes sans fond du rêve, du mirage,
De l'écho, du brouillard, de l'ombre, de la nuit.

Il glisse, roi hautain fendant un libre espace,
Poursuit un reflet vain, précieux et changeant,
Et les roseaux nombreux s'inclinent lorsqu'il passe,
Sombre et muet, au seuil d'une lune d'argent ;

Et des blancs nénuphars chaque corolle ronde
Tour à tour à fleuri de désir ou d'espoir...
Mais plus avant toujours, sur la brume et sur l'onde,
Vers l'inconnu fuyant glisse le cygne noir.

Or j'ai dit : "Renoncez, beau cygne chimérique,
A ce voyage lent vers de troubles destins ;

Nul miracle chinois, nulle étrange Amérique
Ne vous accueilleront en des havres certains ;

Les golfes embaumés, les îles immortelles
Ont pour vous, cygne noir, des récifs périlleux ;
Demeurez sur les lacs où se mirent, fidèles,
Ces nuages, ces fleurs, ces astres et ces yeux."

Dans la forêt de Septembre
(Catulle Mendès)

Ramure aux rumeurs amollies,
Troncs sonores que l'âge creuse,
L'antique forêt douloureuse
S'accorde à nos mélancolies.

Ô sapins agriffés au gouffre,
Nids déserts aux branches brisées,
Halliers brûlés, fleurs sans rosées,
Vous savez bien comme l'on souffre!

Et lorsque l'homme, passant blême,
Pleure dans le bois solitaire,
Des plaintes d'ombre et de mystère
L'accueillent en pleurant de même.

Bonne forêt! promesse ouverte
De l'exil que la vie implore,
Je viens d'un pas alerte encore
Dans ta profondeur encor verte.

Mais d'un fin bouleau de la sente,
Une feuille, un peu rousse, frôle
Ma tête et tremble à mon épaule;
C'est que la forêt vieillissante,

Sachante l'hiver, où tout avorte,
Déjà proche en moi comme en elle,
Me fait l'aumône fraternelle
De sa première feuille morte!

Danseuse
(Baronne Antoine de Brimont)

Sœur des Sœurs tisseuses de violettes,
Une ardente veille blémit tes joues...
Danse ! Et que les rythmes aigus dénouent
Tes bandelettes.

Vase svelte, fresque mouvante et souple,
Danse, danse, paumes vers nous tendues,
Pieds étroits fuyant, tels des ailes nues
Qu'Eros découple...

Sois la fleur multiple un peu balancée,
Sois l'écharpe offerte au désir qui change,
Sois la lampe chaste, la flamme étrange,
Sois la pensée !

Danse, danse au chant de ma flûte creuse,
Sœur des Sœurs divines.-- La moiteur glisse,
Baiser vain, le long de ta hanche lisse...
Vaine danseuse !

Francis Poulenc
Parisiana (Max Jacob)

Jouer du bugle

Les trois dames qui jouaient du bugle
Tard dans leur salle de bains
Ont pour maître un certain mufle
Qui n'est là que le matin.

L'enfant blond qui prend des crabes
Des crabes avec la main
Ne dit pas une syllabe
C'est un fils adultérin.

Trois mères pour cet enfant chauve
Une seule suffisait bien.
Le père est nabab, mais pauvre.

Il le traite comme un chien.

Coeur des Muses, tu m'aveugles
C'est moi qu'on voit jouer du bugle
Au pont d'Iéna le dimanche
Un écriteau sur la manche.

Vous n'écrivez plus

M'as-tu connu marchand d'journaux
à Barbès et sous l'métro
Pour insister vers l'institut
il me faudrait de la vertu,
Mes romans n'ont ni rang ni ronds
et je n'ai pas de caractère.

M'as-tu connu marchande d'marrons
Au coin de la rue Coquillière
Tablier rendu l'autre est vert.

M'as-tu connu marchande d'tickets,
Balayeur de double V.-C.
Je le dis sans fiel ni malice
Aide à la foire au pain d'épice
Défenseur au Juge de paix
Officier comme on dit office
au Richelieu et à la Paix.

Gabriel Fauré
Poème d'un jour (Charles Grandmougin)

Rencontre

J'étais triste et pensif quand je t'ai rencontrée,
Je sens moins aujourd'hui mon obstiné tourment;
Ô dis-moi, serais-tu la femme inespérée,
Et le rêve idéal poursuivi vainement?

Ô, passante aux doux yeux, serais-tu donc l'amie
Qui rendrait le bonheur au poète isolé,
Et vas-tu rayonner sur mon âme affermie,
Comme le ciel natal sur un cœur d'exilé?

Ta tristesse sauvage, à la mienne pareille,
Aime à voir le soleil décliner sur la mer!
Devant l'immensité ton extase s'éveille,
Et le charme des soirs à ta belle âme est cher;

Une mystérieuse et douce sympathie
Déjà m'enchaîne à toi comme un vivant lien,
Et mon âme frémit, par l'amour envahie,
Et mon cœur te chérit sans te connaître bien!

Toujours

Vous me demandez de me taire,
De fuir loin de vous pour jamais,
Et de m'en aller, solitaire,
Sans me rappeler qui j'aimais!

Demandez plutôt aux étoiles
De tomber dans l'immensité,
À la nuit de perdre ses voiles,
Au jour de perdre sa clarté,

Demandez à la mer immense
De dessécher ses vastes flots,
Et, quand les vents sont en démençe,
D'apaiser ses sombres sanglots!

Mais n'espérez pas que mon âme
S'arrache à ses âpres douleurs
Et se dépouille de sa flamme
Comme le printemps de ses fleurs!

Adieu

Comme tout meurt vite, la rose
Décloze,
Et les frais manteaux diaprés
Des prés;
Les longs soupirs, les bien-aimées,

Fumées!

On voit dans ce monde léger
Changer,
Plus vite que les flots des grèves,
Nos rêves,
Plus vite que le givre en fleurs,
Nos cœurs!

À vous l'on se croyait fidèle,
Cruelle,
Mais hélas! les plus longs amours
Sont courts!
Et je dis en quittant vos charmes,
Sans larmes,
Presqu'au moment de mon aveu,
Adieu!

Francis Poulenc
Tel jour telle nuit (Paul Éluard)

Bonne journée

Bonne journée j'ai revu qui je n'oublie pas
Qui je n'oublierai jamais
Et des femmes fugaces dont les yeux
Me faisaient une haie d'honneur
Elles s'envelopèrent dans leurs sourires

Bonne journée j'ai vu mes amis sans soucis
Les hommes ne pesaient pas lourd
Un qui passait
Son ombre changée en souris
Fuyait dans le ruisseau

J'ai vu le ciel très grand
Le beau regard des gens privés de tout
Plage distante où personne n'aborde

Bonne journée qui commença mélancolique
Noire sous les arbres verts
Mais qui soudain trempée d'aurore
M'entra dans le cœur par surprise.

Une ruine coquille vide

Une ruine coquille vide
Pleure dans son tablier
Les enfants qui jouent autour d'elle
Font moins de bruit que des mouches
La ruine s'en va à tâtons
Chercher ses vaches dans un pré
J'ai vu le jour je vois cela
Sans en avoir honte

Il est minuit comme une flèche
Dans un cœur à la portée
Des folâtres lueurs nocturnes
Qui contredisent le sommeil.

Le front comme un drapeau perdu

Le front comme un drapeau perdu
Je te traîne quand je suis seul
Dans des rues froides
Des chambres noires
En criant misère

Je ne veux pas les lâcher
Tes mains claires et compliquées
Nées dans le miroir clos des miennes

Tout le reste est parfait
Tout le reste est encore plus inutile
Que la vie

Creuse la terre sous ton ombre

Une nappe d'eau près des seins
Où se noyer
Comme une pierre.

Une roulotte couverte en tuiles

Une roulotte couverte en tuiles
Le cheval mort un enfant maître
Pensant le front bleu de haine
A deux seins s'abattant sur lui
Comme deux poings
Ce mélodrame nous arrache
La raison du cœur

À toutes brides

À toutes brides toi dont le fantôme
Piaffe la nuit sur un violon
Viens régner dans les bois
Les verges de l'ouragan
Cherchent leur chemin par chez toi
Tu n'es pas de celles
Dont on invente les désirs

Viens boire un baiser par ici
Cède au feu qui te désespère.

Une herbe pauvre

Une herbe pauvre
Sauvage
Apparut dans la neige
C'était la santé
Ma bouche fut émerveillée
Du goût d'air pur qu'elle avait
Elle était fanée.

Je n'ai envie que de t'aimer

Je n'ai envie que de t'aimer
Un orage emplit la vallée
Un poisson la rivière
Je t'ai faite à la taille de ma solitude
Le monde entier pour se cacher
Des jours des nuits pour se comprendre
Pour ne plus rien voir dans tes yeux
Que ce que je pense de toi
Et d'un monde à ton image
Et des jours et des nuits réglés par tes paupières.

Figure de force

Figure de force brûlante et farouche
Cheveux noirs où l'or coule vers le sud
Aux nuits corrompues
Or englouti étoile impure
Dans un lit jamais partagé
Aux veines des tempes
Comme au bout des seins
La vie se refuse
Les yeux nul ne peut les crever
Boire leur éclat ni leurs larmes
Le sang au dessus d'eux triomphe pour lui seul
Intraitable démesurée
Inutile
Cette santé bâtit une prison.

Nous avons fait la nuit

Nous avons fait la nuit je tiens ta main je veille
Je te soutiens de toutes mes forces
Je grave sur un roc l'étoile de tes forces
Sillons profonds où la bonté de ton corps germera
Je me répète ta voix cachée ta voix publique
Je ris encore de l'orgueilleuse
Que tu traites comme une mendiant
Des fous que tu respectes des simples où tu te baignes
Et dans ma tête qui se met doucement
D'accord avec la tienne avec la nuit
Je m'émerveille de l'inconnue que tu deviens
Une inconnue semblable à toi semblable à tout ce que j'aime
Qui est toujours nouveau.